Deuxième année — N° 13 — Dimanche 30 avril 1865

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE
PAR LE SPIRITISME
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez MM. FERET et BARBET, libraires;
à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

FRATERNITÉ UNIVERSELLE
CHARITÉ — Que tous ne soient qu'un. (Jean, XVII, v. 21.) — VÉRITÉ

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville).—Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Etranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie... 4 fr.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Ils se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Un numéro séparé, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et insérits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

UN NOUVEAU MESSIE EN AMÉRIQUE

(Suite.)

« En Europe, les mêmes phénomènes se produisent, quoique avec moins d'intensité. La critique et les affirmations viennent battre en brèche toutes ces doctrines qui consacraient le despotisme, et celles qui nous enterraient sous la forme, nous réduisaient à l'état de poussière.

« Mais heureusement que ces éclipses d'un instant n'ont pu faire dévier la nature humaine de ce qu'elle a de plus cher au cœur : la liberté, la fraternité, l'égalité, et que cette formule toujours resplendissante en France, jette aujourd'hui ses rayons sur le monde avec plus de puissance que jamais.

« Aussi, voyez comme à sa lueur toutes les religions qui la niaient s'ébranlent et sont délaissées par leurs troupeaux d'ignorants et d'esclaves! Voyez comme toutes ces vieilles formes monarchiques, aristocratiques et sacerdotales qui en découlent s'écroulent et sont obligées de céder aux formes nouvelles! Voyez le culte qu'on a aujourd'hui pour tous ces oripeaux et tous ces augustes personnages d'un autre temps! Toutes les fois qu'ils veulent reconstituer leur puissance, se refaire de petites nationalités factices, c'est tout au plus s'ils trouvent une poignée d'hommes à leur service, et encore se retournent-ils contre eux quand ils ne sont pas largement rétribués.

Ah! c'est que, croyez-le bien, mes amis, il n'y a qu'une puissance, une nationalité aujourd'hui : c'est celle où ces principes, essence même de la nature humaine, sont reconnus et proclamés. Devant eux, il n'y a ni frontières ni races qui tiennent. Entre un boyard qui opprime et un ouvrier français qui embrasse, l'homme du dix-neuvième siècle, quelles que soient sa langue et son origine, repoussera le premier et tendra la main au second. Trouvant l'oppression et la misère chez lui, il partira pour la France ou l'Amérique et s'y installera comme membre de leur famille. C'est que, là aussi, ce ne sont pas seulement ces principes si chers à son cœur qu'il trouvera, mais aussi la communion affective qui résulte du croisement de tous les types, de toutes les races appelés par ce milieu bienfaisant.

Car, remarquez-le bien, pour la France comme pour l'Amérique, on ne peut pas dire qu'il n'y a qu'un type ou qu'une race particulière dans ce pays, mais bien la plus grande diversité des autres nationalités mariées et fondues ensemble dans une même unité. Aussi, nulle part comme en France on ne donne aux autres avec autant de grâce et de dévouement, et nulle part aussi l'étranger ne se trouve aussi bien que dans ce pays. C'est à ce point qu'après avoir traversé cette généreuse nation, on se demande pourquoi il y a des frontières qui la séparent des autres, et s'il ne vaudrait pas mieux qu'elles se fondissent avec elle dans une vaste et parfaite unité.

« Mais c'est surtout la nouvelle circulation et le mouvement économique qui amèneront cette transformation si utile et si désirée. Car se voyant si rapidement les uns chez les autres, pour leurs intérêts, leurs besoins multiples, les peuples se demanderont pourquoi ces frontières, ces obstacles à la circulation et surtout tant de gouvernements et d'armées à entretenir, quand une seule administration, accompagnée de policemen, suffirait pour eux tous.

« Puis les classes laborieuses, se donnant déjà la main d'un pays à un autre pour s'affranchir par l'association, pousseront encore plus puissamment à cette unité. Car, comprenant aujourd'hui que le capital leur échappe pour aller se concentrer en quelques mains et reconstituer ainsi une nouvelle aristocratie, elles essaieront du moins, comme consommateurs, de commander à la production et à la répartition. Unies ainsi même sans apports et actionnaires à entretenir, elles comprendront que, présentant un débouché certain et au comptant sur une vaste échelle, elles peuvent non-seulement se fournir là où elles trouvent le plus d'avantages, mais encore se procurer, comme matière première et matériel, les avances qu'elles voudront pour produire et se vendre à elles-mêmes leurs produits, sans surcharges d'intermédiaires et de capitalistes-actionnaires, alors qu'entièrement maîtresses du léger bénéfice qu'elles prélèvent sur leurs ventes, elles peuvent faire rentrer ainsi le capital dans leur société et dès lors servir à son propre développement.

« Mais il n'y a pas jusqu'à vous, mes amis, tant calomniés, méprisés comme aventuriers, vagabonds, qui ne serviez plus que tout autre ce travail d'unification de l'espèce humaine. Courant, recueillant à droite et à gauche et vous donnant à l'espèce entière, vous faites cent fois plus que ces automates, ces culs-

---

FEUILLETON

HISTOIRE MILITAIRE D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A Mlle ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

VIII *(suite)*.

Son avant-garde atteignit, à Villa-Franca, le général Bonnemain; celui-ci la battit et la rejeta en arrière. Les dernières troupes françaises ayant évacué Villa-Franca, pour rejoindre l'armée qui était derrière le Mincio, Bellegarde concentra son armée entre cette ville et Valeggio. Il pensait que le vice-roi, abandonnant le Mincio, se repliait sur le Pô, et sa conviction, à cet égard, était telle, qu'il ne prit même pas la peine de vérifier si elle était fondée, quelque facile que cela fût. Tandis qu'Eugène ébranlait ses troupes pour venir attaquer l'armée ennemie à Villa-Franca, le maréchal de Bellegarde se disposait à passer le Mincio, dans la persuasion qu'il n'y avait plus derrière cette rivière qu'une petite arrière-garde française, que le vice-roi avait laissée en arrière pour masquer sa retraite sur Crémone.

Radivojevitch passa l'eau sur le pont du bourg de Borghetto, et la division autrichienne Merville vint jeter un pont près du village de Pozzolo. Merville demeura à cet endroit avec un petit corps de troupes, et la brigade Vecsey alla occuper les hauteurs de Volta. Lorsque la plus forte partie de l'armée autrichienne eut effectué son passage, le maréchal de Bellegarde vint à Valeggio.

Pendant que ces mouvements s'exécutaient, Eugène continuait sa marche sur Villa-Franca; il avait laissé des troupes du côté de Mantoue et de Peschiera, pour qu'elles continssent les Autrichiens qui bloquaient ces places, et avait divisé le reste de son armée en trois colonnes.

La contenance de Bellegarde lui avait fait présumer que son intention était d'attendre que les Napolitains, qui s'approchaient de Plaisance, laquelle n'était gardée que par une garnison insuffisante; que les Napolitains, dis-je, resserrassent l'armée française entre eux et lui. C'était effectivement la seule conjecture que l'on pût vraisemblablement former; il ne pouvait venir à l'esprit du vice-roi que son adversaire s'était mis dans la tête qu'il était en pleine retraite, tandis qu'il était si facile de constater sa présence sur le Mincio.

Selon le plan qu'Eugène s'était tracé, il devait livrer bataille à Bellegarde devant Villa-Franca, dans le but de l'affaiblir et de le contraindre, par là, à une inaction plus ou moins longue qui lui donnât le temps, à lui Eugène, de diriger ses principales opérations contre les Napolitains, sans craindre d'avoir les Autrichiens sur les bras. Vainqueur ou vaincu, les résultats restaient les mêmes; et, s'il était défait, il pouvait, en repassant promptement le Mincio sur les ponts qu'il y avait, présenter une ligne de défense

de-jatte qui tournent à peine sur eux-mêmes. Aussi je ne crains pas de vous déclarer les pionniers de la civilisation, et, plus éclairés, destinés à être les vrais apôtres de l'avenir. J'en dis autant de ces volontaires de l'armée, du cœur de la femme et de l'artiste, à plus forte raison de ces semeurs d'idées, de toute cette pléiade enfin qui va toujours grossissant, donne toujours plus qu'elle ne reçoit et qui bientôt, soyez-en sûrs, formera le caractère dominant des sociétés.

« Aussi, voyez comme la physionomie de ces sociétés change avec l'idée et le caractère qui viennent à y dominer. La conquête vous donnait le César et son aristocratie militaire; l'industrialisme, son gérant constitutionnel et son oligarchie de financiers. L'époque moderne, rien qu'à la prendre dans son engagé volontaire ou le zouave, vous donnera l'homme de dévouement, qui se donne tout à tous et embrasse tous les horizons.

« Tandis que le premier écrasait et absorbait hommes et choses, faisait de ses lieutenants autant de châteaux forts pour pressurer et mitrailler la plèbe, celui-ci vous donnera le cœur, la spontanéité et les élans sublimes qui vous feront embrasser le monde entier. Comme l'industrialiste ou le marchand de lorgnettes, il ne se parquera pas pour tirer ou jeter ses filets sur ses semblables, mais au contraire il marchera poitrine contre poitrine, se donnera sans calcul et réalisera la solidarité des libertés, reposant sur l'égalité.

« C'est qu'en effet cette nature, qui a pu blesser certaines susceptibilités bourgeoises ou individualistes par ses allures militaires et fort peu épicières, n'est pas seulement un soldat engagé volontairement pour défendre le droit et faire respecter le faible, mais c'est aussi une intelligence qu'une étincelle peut rendre plus grande que tous les grands, une indépendance qui s'unit au devoir, à la discipline, et qui, plus éclairée, peut embrasser tous les travaux de la société, les porter à tous les points du monde, et au fusil, subtituer la pioche et la charrue.

« Puis, où trouver plus de fierté naturelle, d'abandon des préoccupations égoïstes, de ces élans que rien ne limite? Est-ce dans ce noble, ce sacristain qui méprisent et font le vide autour d'eux? Est-ce dans ce financier qui s'enterre vivant dans ses richesses, représentation des sueurs et du sang de ses semblables? N'y a-t-il pas plus de noblesse, de véritable religion et de travail sérieux dans cet homme qui vit avec et pour la société, se donne et reçoit de tous les horizons, et qui, dans sa fonction, apporte toujours plus qu'il ne reçoit matériellement?

« Il est vrai que dans tout cela il y a beaucoup à apporter comme liberté, égalité et travail intelligent. On lui accorde encore peu comme initiative et liberté mesurée par le travail accompli; l'égalité n'existe pas là où la loi n'est pas le produit de tous et appliquée à chacun; enfin, le défaut de diversité dans les travaux, plaçant le plus grand nombre en dehors de leurs goûts, de leurs aptitudes, rompt par cela même l'égalité dans les services rendus et dans leur rétribution.

« Mais que tout cela se produise; que le champ du travail, de l'activité de ces natures d'élite s'étende à ces plaines, à ces forêts immenses qui ne demandent que leur présence pour produire; qu'ils embrassent ces chemins, ces canaux qui donnent la circulation et la vie au monde; qu'ils agitent ces grands ateliers, ces grandes usines qui donnent la force; ces machines, ces vaisseaux, tous ces esclaves modernes enfin; et ce n'est pas seulement dans vos manutentions, vos parcs d'artillerie, vos navires, que vous les verrez travailler, mais aussi dans toutes les fonctions, attirés qu'ils seront par leurs aptitudes naturelles et un travail justement rétribué.

« Alors, mes amis, soyez-en sûrs, vous n'aurez plus à craindre les disettes, les misères, les chômages. Les volontaires vous arriveront de toutes parts. Repoussés des ateliers particuliers, ils grossiront vos bataillons. La richesse publique s'en accroîtra; l'abondance et le bon marché des produits vous rendront moins parcimonieux pour le faible, l'enfance et la vieillesse. La femme elle-même, par l'adoucissement des travaux par les machines, pourra prendre place à côté de l'homme dans tout ce qu'il entreprendra. Enfin, travaillant sous toutes les zones et pouvant alterner d'un point à un autre, vous n'aurez plus à craindre les mauvaises saisons, les temps d'arrêt qu'elles occasionnent dans les travaux et, à la fois, les maladies qu'elles peuvent engendrer.

(La suite prochainement.)

(Extrait de l'*Europe*, de Francfort.)

LES TROIS VISITES

Nouvelle tirée de la Semaine littéraire du *Courrier des États-Unis.*

(Suite.)

Je venais de passer capitaine en second. Après de rudes et j'ose dire de glorieuses campagnes, je revins à Alger avec mon régiment. Jeune, impétueux, avec des sens ardents et presque vierges encore, riche de tout l'or de nos premières captures, je me jetai à corps perdu dans tous les plaisirs de garnison; le soir, le jour, la nuit ne devinrent pour moi qu'une interminable orgie; je me fis joueur, mais joueur avec passion, avec frénésie, comme on l'est pour la première fois. Je gagnais d'abord; puis le sort me devint contraire. Une nuit, dans un café de la rue Bab-Azoun, je perdis 14,000 fr., tout ce qui me restait de mon argent personnel et de mes parts de butin. La perte était grosse, on en parla beaucoup le matin dans Alger.

Vers dix heures, un planton me manda de la part du colonel. Je me rendis à cette invitation, pâle et inquiet, sans savoir pourquoi.

Je trouvai mon digne colonel plus pâle et plus triste que moi-même.

— Capitaine, me dit-il haletant et comme au désespoir, la caisse de mon régiment a été forcée ce matin; on a pris quatorze mille francs. *Quatorze mille francs!* entendez-vous bien, monsieur?

Et le vieil officier s'avançait vers moi, les bras croisés sur la poitrine, l'œil sévère et menaçant.

Je sentis mes tempes bondir et ma tête se fendre. Je reculai en poussant un cri d'indignation.

— Voici un mouchoir perdu par le voleur et retrouvé sous le fauteuil du trésorier. Tenez, monsieur, il est à votre chiffre : E. V.

Je pris machinalement le mouchoir; il était bien à moi. Mes jambes fléchirent, mes larmes ruisselaient; je ne pouvais plus parler.

— Et maintenant, monsieur, reprit le colonel, allez vous brûler la cervelle!

Je sortis sans mot dire, écrasé, anéanti comme un coupable, comme un voleur! Je n'essayai pas de me justifier, ni de réclamer une enquête. Non, je rentrai dans ma petite chambre d'officier, je pris à un trophée un pistolet d'arçon chargé, j'armai la batterie. A ce moment je m'arrêtai, mes larmes se changèrent en sanglots, et dans une rapide vision, je me rappelai mon enfance heureuse, et mes premiers faits d'armes, et ma mère, et Georges! Georges surtout.

— Mourir! murmurai-je, mourir déshonoré.

— Tu ne mourras pas, dit une voix vibrante, sonore, métallique et douce tout à la fois, mais qui n'avait rien d'humain.

Le pistolet échappa de ma main. Georges était là, devant moi!... Son œil fixe, resplendissant d'une lumière inconnue, illuminait son visage blanc et diaphane comme l'albâtre.

Expliquez ceci, major. En vous racontant cette terrible aventure, je sens mes cheveux se dresser, mes dents claquent, ma voix hésite. Eh bien! en présence de Georges, je n'éprouvais plus qu'une joie sereine, un calme idéal, un bonheur sans mélange. Ma jeunesse, mes beaux rêves d'avenir et de gloire m'entourèrent resplendissants. Courbé tout à l'heure sous le poids de la plus inconcevable fatalité, je me sentais

---

que les Autrichiens, occupés à réparer leurs pertes, ne pourraient forcer de sitôt.

Dans son ordre de bataille, sa colonne de gauche devait former l'aile gauche; celle du centre, qu'il commandait lui-même, restait le centre, et celle de droite devenait l'aile droite. En conséquence, il poussa la première sur Roverbella et donna l'ordre à la troisième de se diriger directement sur Villa-Franca par le pont du village de Monzambano; il se mit, avec l'autre, entre elles deux, en tendant un peu sur la gauche de Roverbella.

Le général autrichien Mayer, chargé du blocus de Mantoue, y avait son quartier-général : il était couvert par des postes nombreux. Ceux-ci furent tous enlevés, tant par la colonne de gauche et celle du vice-roi que par la division Zucchi, sortie de Mantoue pour faire une diversion. Mayer prit aussitôt position en arrière de Roverbella.

Pendant ce temps, la colonne de droite, suivant ses instructions, s'était avancée vers Monzambano. Radivojevitch marcha sur elle à la tête d'environ 18,000 hommes et l'atteignit près de ce village. Un violent combat s'y engagea.

Eugène, se trouvant alors sur la hauteur du village de Masimbona, aperçut de là les Autrichiens sur l'autre rive du Mincio et entendit, en même temps, le bruit d'une vive canonnade, tandis qu'une épaisse fumée s'élevait au-dessus de Monzambano. Ces indices lui firent juger qu'une partie de l'armée ennemie avait passé le Mincio et qu'elle était aux mains avec la colonne de droite; il prit sur-le-champ les dispositions que nécessitait ce changement imprévu : la division Marconier reçut l'ordre de continuer sa marche sur Roverbella, afin d'en chasser le général Mayer, ou du moins de l'y contenir; le reste de la colonne de gauche fut rattaché à celle du centre, et le vice-roi marcha sur Pozzolo.

A peine la brigade de cavalerie du général Perreymond fut-elle en vue du village, qu'un corps de dragons et de hulans en déboucha et, la chargeant avec vigueur, ébranla ses lignes; six pièces d'artillerie, qu'elle avait avec elle, tombèrent dans les mains des ennemis, et elle fut rejetée en désordre sur le vice-roi. Celui-ci poussa ses premières troupes sur les Autrichiens et les arrêta court. La cavalerie s'étant ralliée pendant ce temps, tomba sur eux, leur reprit cinq de ses pièces et les refoula contre le village.

Il venait d'y arriver des troupes, que le général ennemi Merville avait fait demander au maréchal de Bellegarde dès les premiers mouvements qu'Eugène avait faits sur lui. Merville se hâta de les ranger en bataille entre Pozzolo et Remelli. Ce mouvement n'était pas achevé, lorsque l'avant-garde française se présenta : celle-ci attaqua aussitôt; elle obtint d'abord quelque succès, mais les forces supérieures qu'elle avait devant elle ayant terminé leur déploiement, elle commença à avoir le dessous; néanmoins, elle tint bon jusqu'à ce que le vice-roi l'eut rejointe.

Les forces étant alors égales de part et d'autre, l'action s'engagea régulièrement. Les troupes qui étaient restées dans le village de Pozzolo pour le défendre, ne tardèrent pas à en être chassées; une division française y prit position et se hâta de dé-

maintenant sous une protection puissante, presque divine! Le dirai-je? l'apparition de Georges ne m'étonna pas. Je l'acceptai comme un fait simple, tout naturel. Nous nous parlâmes en frères, en amis séparés par une longue absence.

— Étienne, qu'allais-tu faire? me dit-il doucement. Malheureux! je viens te sauver. Ton domestique est le coupable : il a volé les quatorze mille francs comme il t'avait volé ce mouchoir trouvé par le colonel. Tu avais confiance dans cet homme; il fut honnête en effet. Mais il a une maîtresse, une fille mauresque qui lui vend cher ses faveurs : c'est pour elle qu'il a volé. On trouvera deux mille francs dans son matelas et douze mille francs chez cette fille. Va vite chez le colonel. J'ai dit ce que j'avais à dire. Adieu.

Georges disparut, et je me retrouvai seul. Alors le sentiment de la réalité me revint; je me précipitai tête baissée dans les carreaux de ma fenêtre qui volèrent en éclat et firent couler mon sang. Dans la cour carrée, entre les quatre murs éblouissants de chaux, au-dessous du ciel bleu, lumineux et torride, des soldats fumaient nonchalamment, couchés sur leurs burnous; un petit nègre jetait des poignées de grains à de magnifiques poules de Numidie, dont les plumes vertes et rayées jetaient des reflets irisés; les créneaux blancs de la Casbah dominaient cette scène tranquille et silencieuse, et tout au loin étincelaient comme des pierreries les flots de la Méditerranée. Je vivais et je ne dormais pas, et toute cette fantasmagorie, cette impossible hallucination était la vérité.

Alors, la terreur me prit, une terreur folle, implacable, dévorante; des courants glacés me couraient de la nuque aux talons; mes doigts se crispaient. De ce jour-là, j'eus quelques cheveux blancs.

Ici le général s'interrompit et commanda une halte. La colonne était enfin sortie des rochers et voyait se dérouler devant elle une plaine onduleuse qu'une petite rivière enlaçait de ses mille circuits; au bout de cette plaine, une muraille noire et menaçante s'élevait par assises dentelées : c'était le Djebel-Ammer.

Le général Vergamier descendit de cheval, et appuyé sur le bras du major, il continua son récit.

L'événement vérifia tout ce que le spectre m'avait révélé; le coupable avoua son crime, et l'argent fut retrouvé. Mon brave colonel, désolé de ses injurieux soupçons, se fût volontiers tué à ma place; les officiers de l'escadron vinrent en corps me faire une visite de condoléance affectueuse. Peu de jours après, sur la sollicitation du colonel, j'étais nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. La réparation fut complète.

Le major demeura rêveur.

— Vous me croyez, n'est-ce pas, mon ami? Moi-même je me suis surpris à douter de cette évidence; j'ai vu Georges, j'en suis sûr, et je ne crois guère plus que vous! Pourtant, major, il faut que cela soit, ou je suis insensé.

— Jamais cette apparition ne s'est renouvelée? demanda le major, que ce récit avait singulièrement frappé.

— J'ai revu Georges, répondit le général d'un air sombre; je l'ai revu la veille du jour où j'ai tué en duel le commandant Bernard de Ris. Ce soir-là, je revenais de la manœuvre; j'étais fatigué et triste. J'entrai brusquement dans ma chambre, éclairée seulement par la lueur d'un grand feu de branches sèches. Georges était assis dans mon grand fauteuil de cuir.

Il se leva grave et empressé.

— Je t'attendais, dit-il; tu te bats demain avec le commandant Bernard de Ris, qui est un spadassin. Toi, tu négliges trop les armes.

Georges s'appuya au mur, et je lui vis une épée à la main.

Je décrochai un fleuret et je me mis en garde.

— Fais attention, dit Georges, je vais te donner ce que Grisier appelle si galamment une leçon de duel; tiens, voici un jeu irrésistible : engage l'épée, ramène le pied gauche en amusant et rompant le fer; une, deux, et à fond. Bien, mais tu ne t'es pas assez fendu.

— Je n'osais pas, dis-je, la sueur au front.

Un pâle sourire effleura les lèvres de Georges; nous recommençâmes, et cette fois je me fendis avec tant de violence que mon épée se brisa contre le mur; j'avais traversé Georges, mais, chose étrange, ou plutôt bien naturelle, mon fer n'avait rencontré aucune résistance.

— Bien! dit Georges. De l'œil, de la main, du sang-froid, et tu vaincras!

— Georges, m'écriai-je avec l'accent du reproche, tu vas me quitter. Qu'y a-t-il donc là-haut qui te retienne loin de moi?

Georges secoua la tête, et je m'écriai avec violence :

— Reviendras-tu bientôt?

— Je ne reviendrai plus qu'une fois, Étienne; mais cette fois là, nous partirons ensemble.

Et la vision s'évanouit comme une bulle d'air.

J'ai toute ma tête, continua le général avec une exaltation croissante, et je suis certain de ce que je dis : moi, Vergamier, j'ai pris leçon avec un spectre, et le lendemain j'ai tué un homme!... Major, il y a longtemps de cela. J'attends la troisième visite de Georges.

Banis ne put maîtriser un mouvement d'inquiétude; l'état fébrile du général l'inquiétait.

— En selle! s'écria-t-il, prenant ce commandement sur lui.. Voyons, général, ajouta-t-il, Étienne, revenez à vous! Vous m'avez raconté des rêves, de bonnes folies, n'est-ce pas? Il n'y faut plus songer. Vous avez besoin de calme, de sang-froid. Voici bientôt le jour.

— Major, reprit le général, en proie à un abattement profond, il y a longtemps que je n'ai vu Georges.....

Toute la troupe remonta à cheval et prit sur la gauche pour tourner l'Oued torrentueux qui bornait la plaine. Le général Vergamier, frissonnant sous son caban, ne rompit plus le silence, si ce n'est pour transmettre à un officier des commandements brefs.

A la pointe du jour, on aperçut des feux sur les flancs du Djebel-Ammer. Ces feux indiquaient le bivouac de la première colonne expéditionnaire que Vergamier avait ordre de rallier. La jonction fut promptement opérée, et l'on mit les armes en faisceau.

La petite armée était alors campée sur le flanc de la montagne; à ses pieds s'étendait une vaste plaine couverte d'épaisses moissons et coupée par de petits filets d'irrigation dérivés de l'Oued voisin. Au revers de la montagne s'étalait un gros village arabe dont les maisons irrégulières et construites sur une ligne désordonnée, semblaient dégringoler dans la vallée; car, de ce côté-là comme de l'autre, s'étendait une triple ceinture d'épis de bois et d'herbes. De grands rochers de porphyre trachytique, bleus, noirs et blancs, surplombaient de toute leur masse; une épaisse forêt de cyprès, de figuiers et de térébinthes géants couronnait la montagne.

Au commandement de : *Rompez les rangs,* donné par le général Vergamier et répété par tous les officiers, les soldats s'éparpillèrent dans la plaine en criant et en riant. Quelques-uns faisaient de cette course une véritable partie de barres.

— Tiens, conscrit, cria le caporal Gobin en jetant à Gabet un paquet d'allumettes chimiques, tu vas faire ton premier coup de feu!

— Un sou le paquet! deux sous la boîte! criait un zéphyr, ancien *gamin* habitué du boulevard du Temple. — Auguste Vitu.

(A continuer.)

COMMUNICATIONS SPIRITES

—

RATIONALISME ET SPIRITISME

La philosophie rationaliste, divisée en elle-même comme tout ce qui n'est pas vérité absolue, présente

---

truire le pont jeté sur le Mincio. A peine eut-elle achevé cette besogne, qu'un détachement de la brigade Vecsey parut sur l'autre rive; il y établit une batterie au pied du moulin de Volta. Les Français de Pozzolo ripostèrent, et l'on échangea quelques coups de canon d'une rive à l'autre.

Cependant le prince Eugène avait culbuté les deux ailes de l'ennemi et l'avait contraint à la retraite. Les Autrichiens s'arrêtèrent entre Furoni et Massi et y reformèrent leurs lignes à l'aide d'un renfort assez considérable qu'ils venaient de recevoir. Le vice-roi ne tarda pas à les y joindre et y engagea un nouveau combat, aussi acharné que le premier. Les ennemis furent chassés du champ de bataille et poursuivis jusqu'à Valeggio. La nuit étant venue, Eugène retourna sur le lieu du combat et y prit position.

De l'autre côté du Mincio, Radivojevitch venait de battre en retraite sur Borghetto; il repassa la rivière quelques heures plus tard, laissant dans le bourg, qui était enclos de murs, des troupes pour garder le pont.

Le lendemain, 9 février, le vice-roi revint derrière le Mincio; ayant remporté une victoire plus complète qu'il n'osait l'espérer, il ne voulait pas s'exposer à en perdre les fruits en s'arrêtant dans une position désavantageuse, où il pouvait être facilement forcé. Mais Bellegarde attribua sa retraite à tout autre motif et il s'apprêta à faire traverser la rivière à ses troupes sur le pont de Borghetto.

De son côté, Eugène s'était disposé à attaquer ce bourg. Outre les Autrichiens qui le défendaient, il y trouva 12,000 hommes qui avaient passé l'eau pendant la nuit. Il les battit et les rejeta sur l'autre rive; néanmoins, Borghetto demeura dans les mains des ennemis. Le contre-coup de ce combat fut la retraite du maréchal de Bellegarde sur Villa-Franca.

La reddition du château de Vérone eut lieu le lendemain.

Le général ennemi Stanisavlevitch s'avança sur Brescia, pour inquiéter le front de l'armée française. Le poste de Laone, dans la val Trompia, ayant été rejeté sur Brescia, le général Bonfanti, qui se trouvait dans cette ville, marcha sur les ennemis, qui venaient de prendre position à Gardone, et les y attaqua, après avoir culbuté leurs avant-postes. Il remporta l'avantage et chassa les Autrichiens de la val Trompia.

2,000 hommes, que Stanisavlevitch avait détachés dans sa marche, avaient pris position dans Salò. Eugène vint devant cette ville, à la tête de la garde royale; il enfonça la porte de Desenzano et pénétra jusque sur la place, où il rencontra les Autrichiens : il les chargea vigoureusement et les rejeta hors de la ville, sur la route de Toscolano. Une nouvelle rencontre eut lieu à Maderno, le lendemain; les ennemis furent chassés de leurs positions.

(A continuer).

plusieurs systèmes d'étude, parmi lesquels nous en distinguons deux principaux, également défectueux. Le premier consiste à rejeter, comme erroné et mensonger, tout fait qui n'a pas eu de précédent ou qui ne s'explique pas par les lois *connues* de la nature : grand obstacle au progrès! La sagesse du second repose sur ce qu'accordant à ce même fait un examen plus ou moins impartial, il lui assigne gratuitement, et par une analogie *forcée,* une cause physique quelconque : nouvel obstacle au progrès! Les faits spirites n'ont donc et ne sauraient avoir, dès à présent, aucune créance auprès de l'un comme de l'autre de ces systèmes, du moins quant à leur origine.

Mais il est un point, — point capital en Spiritisme, — où viennent converger toutes les sectes philosophiques : l'intuition. Oui, toutes, par une étrange contradiction, admettent non-seulement les idées innées, problème déjà bien inexplicable pour elles, mais encore l'intuition. Qu'est-ce que l'intuition? A cette question, il est vrai d'ajouter qu'elles n'ont pas encore répondu, et il convient de dire aussi que l'intuition n'est pas, pour elles, loi à enseigner, loi dogmatisée pour ainsi dire; cependant chaque philosophe peut, sans hérésie, en tirer le parti qu'il veut, dans ses écrits particuliers.

Eh! bien, nous disons, nous, que l'intuition n'est rien autre chose qu'une révélation. En effet, bien que l'intuition se manifeste en nous d'une manière intime, et comme presque la conséquence de nos propres pensées, nous sentons parfaitement que la source d'où elle émane n'est pas en nous, qu'elle ne vient pas de nous. De qui vient-elle? Là est toute la question.

Si l'intuition renferme tous les caractères d'une vérité supérieure et inattaquable, libre à vous, philosophes, de l'attribuer à la suprême intelligence, puisqu'il vous plaît de nier l'immixtion, dans votre bas monde, des autres intelligences, les Esprits. Mais si elle ne vous souffle qu'erreur et mensonge, — et il y a l'intuition du mal comme l'intuition du bien, — à qui l'attribuerez-vous? A Dieu, la vérité même? Non. — Au Démon? Vous n'y croyez pas. — N'est-il pas plus rationnel alors de l'attribuer aux Esprits corrompus? Et si les mauvais Esprits ont ce privilége, pourquoi les bons en seraient-ils privés? La révélation intérieure, ou, si l'on veut, la manifestation directe reconnue, il n'y a plus de raison pour rejeter la manifestation indirecte ou les effets physiques produits par les Esprits. La philosophie rationaliste le comprend bien; aussi refuse-t-elle obstinément d'accepter les premières prémisses. C'est en vain. Déjà nombre de ses enfants se sont courbés devant cette nécessité et n'ont pas craint d'explorer les riants rivages du Spiritisme; d'autres les suivront, et bientôt le tronc, entraîné par ses rameaux, s'engloutira dans les flancs profonds du nouvel et vaste Océan; et de cette nombreuse famille, réunie à de non moins nombreuses familles, sortira forte, robuste, pleine de vie, la famille une, universelle, la famille de Dieu.

Nous pourrions nous arrêter ici. Toutefois, nous voulons répondre à une objection tirée de la valeur morale du Spiritisme. Qu'est-ce, diront les rationalistes, qu'est-ce qui assure à votre doctrine une supériorité quelconque sur la nôtre? Est-ce sa morale? Car enfin toute idée, toute institution se justifie par son résultat.

Ce qui assure la supériorité de la doctrine spirite sur toutes les autres, ce n'est pas de professer une morale nouvelle, ni même, si vous le voulez, plus pure; c'est d'en montrer la raison et la nécessité, c'est de la montrer découlant logiquement des principes posés, c'est de donner à cette morale un appui sans lequel elle demeure stérile. Comment pratiquer si l'on ne voit la nécessité de la pratique? C'est pourtant ce à quoi vous prétendez arriver.

Votre doctrine étant négative, la morale dont vous vous parez n'en découle nullement, c'est une morale d'emprunt; par conséquent, elle est sans autorité, et partant, impuissante. Or, la morale étant le signe de viabilité de toute doctrine, et ce signe manquant totalement au rationalisme, il devient évident qu'il n'est appelé à rendre, par lui-même, aucun service à l'humanité.

Ah! qu'il quitte les sentiers perdus où il s'est si longtemps égaré! Qu'il réponde par un cri de confiance à l'appel généreux du Spiritisme! Qu'il se range sous ses drapeaux : là est l'honneur! là est la gloire! là est la Vérité.

Travailleurs de la deuxième heure, ses enfants n'en auront pas moins droit au salaire promis aux ouvriers de la première heure.

Esprit : Émile Saiss...

(Médium : M. Édouard.)

Montreuil-sur-Mer, Pas-de-Calais.

L'enseignement qui précède répond de la manière la plus péremptoire à tous les arguments du rationalisme pur, qui ne s'en rapporte qu'au témoignage de la raison, en excluant la foi, et surtout cette foi robuste, inébranlable que les phénomènes produits par le Spiritisme implantent dans le cœur de ses adeptes, restés jusque là dans le doute et l'indifférence religieuse.

La raison, sans la foi, construit un monument solide seulement en apparence, et qui s'écroule bientôt, car il n'a pas de fondement durable, puisque la raison humaine est variable suivant les temps et les lieux.

La foi, sans la raison, produit l'asservissement de l'esprit humain à des croyances mystérieuses que la raison repousse et démolit chaque jour.

Le Spiritisme produit l'accord de la raison et de la foi; il a donc pour lui toutes les conditions de vitalité que possède tout enseignement fondé sur la vérité.

A. L.

RÈGLE DE CONDUITE

Oubliez toutes les injures que vous avez reçues de votre prochain et ne faites rien pour vous en venger.

L'orgueil est haï de Dieu et des hommes.

Il n'y a rien de plus détestable que l'avarice ni rien de plus injuste que d'aimer l'argent.

Ne louez personne pour sa bonne mine et ne méprisez point un homme parce qu'il n'a point un extérieur avantageux.

Ne vous glorifiez point de vos vêtements et ne vous élevez point au jour que vous serez en bonheur.

Ne blâmez personne avant d'avoir bien examiné toute chose, et quand vous en serez bien sûr, reprenez selon la justice.

Ne répondez point avant d'avoir écouté et n'interrompez point une personne au milieu de ses discours.

Faites du bien au juste et vous en recevrez une grande récompense, sinon de lui, au moins du Seigneur.

Il n'y a point de bien à espérer pour celui qui s'applique toujours au mal et qui ne donne point l'aumône.

Celui qui amasse des richesses par des voies injustes et qui se plaît tout à lui-même, les amasse pour d'autres, et il en viendra un qui les prodiguera.

Faites du bien à votre ami avant la mort et donnez l'aumône aux pauvres selon votre pouvoir.

Avant de juger les autres, apprenez les règles de la justice et instruisez-vous avant de parler.

Ne vous laissez point aller à vos mauvais désirs et ne suivez pas votre propre volonté.

Le mensonge est dans l'homme une tache honteuse; ce vice est dans la bouche des gens déréglés.

La fournaise éprouve le vase du potier et l'affliction les hommes justes.

Un voleur vaut mieux qu'un homme qui est accoutumé à mentir, mais la perdition sera le partage de l'un et de l'autre.

Quand vous vous trouverez avec des insensés, remettez à parler à un autre temps; mais soyez toujours avec des personnes sages.

Celui qui médit en secret et qui a la langue double, sera maudit, parce qu'il met la division entre plusieurs qui vivent en paix. Il est mort bien des hommes par le tranchant de l'épée, mais il en est mort davantage par leur propre langue.

Prêtez à votre prochain au temps de sa nécessité, et s'il a prêté, rendez-lui au temps que vous lui aurez promis.

Usez de bonté et de patience envers le malheureux et ne le faites pas languir lorsqu'il a recours à vous. Assistez le pauvre à cause du commandement de Dieu et parce qu'il n'a rien. Ne le renvoyez pas sans lui donner quelque chose. Renfermez votre aumône dans le sein du pauvre et elle vous délivrera de tout mal.

Ne rendez pas votre fils maître de ses actions dans sa sagesse et ne négligez point ce qu'il pense ni ce qu'il fait. Tenez-le soumis dans sa jeunesse et châtiez-le lorsqu'il est encore enfant, de peur qu'il ne s'endurcisse, qu'il ne veuille plus vous écouter.

Suivez avec attention cette règle de conduite et vous ferez des progrès.

Esprit : Fénélon.

(Bordeaux. — *Médium : Mme J. L., médium inconscient et illettré).*

AVIS

Tout nouveau souscripteur au journal Le Sauveur des Peuples, *prenant son abonnement à partir du 1er février dernier, a droit, en ajoutant* **cinq francs** *au prix de l'abonnement de l'année courante, à la collection complète, avec couverture imprimée, des numéros du journal parus pendant la première année.*

Le Directeur-Gérant : A. Lefraise.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. Chaynes, cours d'Aquitaine, 57.